





Laure Gombault

# Le Ventre de Vénus

Du même auteur :

*Un verre avec toi*, Éditions Auzas, 2018

*Les Interdites*, Librinova, 2019 (ebook)

*L'Homme du train*, Books on Demand, 2019

*Louise sous emprise*, nouvelle édition Bookelis, 2020

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-2886-5

© Laure Gombault

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

« Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, que ta chambre, que ton passé. »

André Gide, *Les Nourritures terrestres*



L'huile glissait sur le velours de la peau. Le dos de M<sup>me</sup> Hubert fondait sous mes mains. J'aimais ce moment où mes doigts chauffaient et promettaient la souplesse des corps. Peu à peu, le gras pénétra l'épiderme. J'entendis son souffle ralentir. Au début, les muscles se contractèrent, résistèrent quelques secondes puis cédèrent. Je me réglai au rythme de sa respiration. Je me demandais d'où me venait cette langue des peaux.

Là, dans l'alcôve de la cabine aux notes épicées de myrrhe, de poivre rose ou de safran, seul comptait le plaisir de ma cliente. J'entendais ses soupirs s'étirer comme un grand merci. Après le massage, je l'hydratai d'un lait aux essences de fleurs. Elle ferma les yeux dans un jardin de bougainvilliers, de manguiers et d'orchidées, une végétation aux effluves de paradis. Je refusais qu'elle songe aux courses qui suivraient ou à la tyrannie de son dernier-né. Je voulais qu'elle savoure l'heure. J'avais choisi le morceau *Cascades des tropiques*, une atmosphère d'oasis. La musique nous relaxa, nous entrâmes dans un

monde suspendu à l'oubli des pendules, des bavardages stériles et des rêves avortés. Je profitai de ce calme pour taire en moi ces ruminations qui saturaient ma tête et fouettaient l'air que je respirais. D'ordinaire, leurs cris résonnaient longtemps, mais là, dans la volupté du moment, ils s'enfuirent au fond de mon crâne.

Parfois, je m'imaginai sur cette table à la place de mes clientes et j'aurais aimé goûter au modelage de ma peau, mais me revenaient le gras de mes cuisses, mes vergetures, mon ventre rond comme au huitième mois d'une grossesse ou ma poitrine encombrante. Pour l'instant, je tentai de l'ignorer. J'essayai M<sup>me</sup> Hubert avec un gant. Je lui retirai un à un les grains collés aux plis des chairs. J'admirai la minceur de ses jambes. J'aimais regarder ses rotules saillir des genoux. Par délicatesse, ma patronne hésitait à me confier les maigres. Le plus souvent, elle remplissait mon planning de clientes rebondies. J'appréciais sa sollicitude, mais si elle connaissait l'adage des contraires qui s'attirent, elle aurait veillé à me débarrasser de mes semblables. M<sup>me</sup> Papillon ignorait le mystère des relations humaines, elle s'attachait au chiffre

d'affaires et gérait son institut d'une main de maître. À trente ans, quand j'étais entrée chez elle comme stagiaire, elle avait deviné mon potentiel. D'ordinaire, les apprenties se présentaient à la sortie de la puberté, mais ma ténacité l'avait bluffée. Elle s'était dit : « Cette femme est aussi forte que sa volonté. » Depuis, elle ne tarissait plus d'éloges sur moi, même si j'étais un phénomène dans la profession. Mon diplôme en poche, elle m'avait gardée. Je travaillais pour elle depuis cinq ans. Je pesais cent cinq kilos.

Bien sûr, au début les clientes avaient hésité, mais M<sup>me</sup> Papillon, avec sa gouaille de Parisienne, avait insisté : « Mesdames, vous n'trouverez pas meilleure masseuse dans tout Paris ; entre les doigts d'fée de Colette, vous fondrez. » Désormais, elles se disputaient mon agenda. Seulement, je n'arrivais toujours pas à avouer à ma patronne mon engouement pour leur maigreur. Même si je les modelais toutes avec enthousiasme, quand j'avais la chance de m'occuper des femmes de moins de cinquante kilos, je jubilais. Comme mes collègues, j'avais mes préférées. Masser dévoile les caractères, et on aimait

en parler entre nous. Pour Cindy, c'était la gentillesse de M<sup>me</sup> Merlot, le rire de M<sup>me</sup> Charles ou le calme de M<sup>me</sup> Gringoire. Pour Ingge, c'était la malice de M<sup>me</sup> Bideau ou la folie de M<sup>me</sup> Keller. Pour moi, c'était la fragilité de M<sup>me</sup> Hubert, ou la pudeur de M<sup>me</sup> El Habib. Elles rêvaient de me voler quelques kilos. On en plaisantait. Au début, elles n'avaient pas osé me taquiner sur mes formes, mais les massages, ça rapproche – l'intimité des corps finit par briser les défenses –, et ma présence adoucissait les esprits. Déjà adolescente, j'avais appris à écouter, et si l'idée m'était venu de parler de moi, on savait me réintégrer à ma place d'oreille attentive.

Dans ces moments, je ne m'appartenais plus ; j'étais concentrée sur M<sup>me</sup> Hubert. Là, j'avais massé son dos plus que d'habitude. Ses contractures ne laissaient aucun doute, elle traversait une période difficile. Je sentais les nœuds résister sous la pulpe de mes doigts. Ces excroissances à peine perceptibles me narguaient. Mais elles me connaissaient mal. J'étais une coriace, elles finiraient par céder sous la pression, par se disperser dans la profondeur des tissus. Je venais à bout des systèmes

nerveux les plus récalcitrants, j'en faisais un point d'honneur. J'étais faible dans la vie, et, une tueuse contre les attaques musculaires. Seulement, j'étais démunie pour les mots. Seules mes mains soignaient les dérèglements du cœur. Alors, je pétrissais, je malaxais, je roulais, je palpais, je détendais les chairs jusqu'à négliger les crampes de mes doigts, les douleurs de mon dos et de mon cou. Jusqu'à nier mon souffle court et mon corps de plomb.

Quand je quittai l'institut tout à l'heure, je passai devant l'épicerie de Saïd. J'inspirai pour ne pas déclencher le grelot de la porte, mon chien de Pavlov, le top départ de ma ruée vers le rayon des saucisses halal, mes préférées, ou vers l'étalage des pâtés à la volaille. Je ne voulais pas non plus, comme d'habitude, terminer ma ronde aux étagères des gâteaux secs, puis remplir mon cabas de tablettes de chocolat et de confiture. Saïd le savait bien, il connaissait mes luttes inutiles. Dans cinq minutes, j'hésiterais devant la bouche du métro, j'amorcerais un demi-tour, tête basse, et il m'accueillerait avec son sourire plein de soleil, non par cupidité, mais parce que Saïd aimait tout le monde, les enfants du quartier, les jeunes charpardeurs et les vieux

acariâtres. Et aussi Colette, l'esthéticienne obèse du salon de beauté *La Toilette de Vénus*.

Il m'appelait M<sup>lle</sup> Colette et m'offrait parfois un thé à la menthe au fond de sa boutique. Une fois, il m'avait même accompagné jusqu'à la station du RER, traînant mon cabas qui débordait de boîtes de conserve, saluant ici ou là les visages connus, les résidents cosmopolites de la rue de la Chapelle. Un jour, il avait osé : « Mamzelle Colette, c'est pas bon toute cette nourriture, vous voulez qu'ma femme vous prépare le couscous végétarien ? Les dames du quartier l'adorent, vous savez. » Il évoquait ces bobos qui envahissaient l'arrondissement depuis l'embourgeoisement du nord de la Seine. Mais moi, les légumes, ça me dégoûtait, je ne les digérais pas. Il avait compris ; il n'insistait pas, Saïd ; il respectait tout le monde. Il savait bien que j'aimais les pâtisseries de sa maman ; j'y faisais honneur. Mon corps ne l'écœurerait pas, et il fouillait mon regard, cherchait l'éclat de mes pupilles dans la masse de mes joues, ça lui faisait plaisir quand j'étirais mon visage pour le remercier.

Lui, pas plus que les autres, ne connaissait mon rituel quand je rejoignais mon deux-pièces à Villejuif. Je m'astreignais chaque soir à un inventaire des denrées. Je les étalais sur ma table de cuisine, puis les rangeais au frigo ou dans les placards par ordre précis : les féculents, les friandises, la charcuterie, les tubes de sauces et condiments. Chaque produit regagnait son compartiment. Mes petits chéris, je les dorlotais comme des nouveau-nés ; ils viendraient dans une heure ou deux remplir mon estomac. Et comme une maman fâchée, plus tard encore, je les abandonnerais au noir de la cuvette. Au souvenir de mon ventre vide. Car, il y a longtemps, j'avais vomi pour d'autres raisons. Des écœurements matinaux, les répulsions des parfums trop suaves. Mon corps avait tangué sous l'assaut des vertiges à cause d'une loyauté qui s'était accrochée à mon utérus.



*Cahier p.1*

*L'idée m'a traversée pour Irène. Pas au début du traitement, non, plus tard, lorsque Fernando et elle désespéraient de concevoir un enfant. Irène, c'était comme une sœur, nous nous fréquentions depuis toujours et nous n'avions aucun secret. Nous partagions à égalité les fous rires et les larmes, on nous avait baptisées « les jumelles ». Nous étions une béquille l'une pour l'autre, nous soulagions nos blessures, celles du corps et de l'âme. Alors, quand je n'ai plus supporté de la voir pleurer, je n'ai pas hésité. Je lui ai dit : « Et si je le portais pour toi, ce bébé ? » J'ai balancé ça comme on jette une bouteille à la mer. Je ne savais pas que la mer vous aspire dans ses profondeurs. Les protocoles l'ont clouée au lit plusieurs semaines, les FIV, le cycle des espoirs et des désespoirs. Irène devenait folle, et moi, impuissante, je séchais ses larmes. Elle me réclamait sans cesse, plus que Fernando, qui l'exaspérait, parce que la stérilité, c'était son affaire à elle. Le verdict était tombé, implacable ; ses ovules d'abord*

*atrophés étaient désormais inexistantes. Il n'y avait plus rien à faire. Elle n'avait pas encore vingt ans. Alors, oui, ce Noël-là, l'année de mes dix-neuf ans, quand ils m'ont demandé si ma proposition tenait toujours, j'ai dit d'accord, l'enfant, je le porterai, je le mettrai au monde et il sera pour vous. C'était mon cadeau.*

*C'était inconcevable, pourtant, nous l'avons fait. Je veux dire Irène et moi, nous avons calculé mon cycle à partir de mes dernières règles, et j'ai suivi ma courbe de température. Je l'ai prise chaque jour et, quand la période s'est confirmée, j'ai rejoint Fernando, comme nous l'avions prévu, dans la maison de la plage, celle des Bernardin, où il passait le plus clair de son temps cet hiver-là pour aménager leurs combles. Ses patrons lui avaient confié les clés. Nous entendions les vagues fouetter la jetée. À l'heure de la sieste, dans la chambre au rez-de-chaussée, rideaux et draps tirés, le corps lourd de Fernando remuait contre mon ventre quelques minutes, puis, après un halètement sourd et le relâchement de ses muscles, sans un regard pour l'autre, nous roulions de chaque côté du lit. En silence, nous remontions pantalon et*

*jupe sans oublier de retaper les oreillers, avec des gestes étudiés, comme pour finir sur un entendement.*

*De ces jours de la maison de la plage, Irène ne m'a posé aucune question, mais j'ai remarqué sa mâchoire se crispier et ses veines trembler sous ses tempes. Elle chassait sa peur de perdre Fernando, seulement son désir d'enfant supplantait sa douleur de nous imaginer dans le lit des Bernardin. Nous tentions de garder nos habitudes, d'entretenir notre amitié. Nous nous leurrions. Cette situation nous embarrassait, notre gêne était palpable. Quant à Fernando, il reprenait sa place auprès d'Irène, avec la désinvolture des hommes que les décisions épargnent. C'était le choix d'Irène ; elle l'avait supplié d'accepter.*

*Et ce jour est arrivé. Un dimanche d'automne, j'ai senti la vie s'accrocher à mon ventre. Une analyse de sang était inutile ; le soir même, je l'ai annoncé à Irène et à Fernando. Nous nous sommes regardés comme des enfants en faute. Des enfants terribles. Et nous avons repris le cours de notre existence, même si celle-ci n'était plus*

*jamais la même. Chacun de nous épiait l'autre. La peur s'installait. Irène redoutait que je garde l'enfant ; Fernando, qu'Irène ne lui pardonne pas la maison de la plage ; et moi, qu'Irène ne m'aime plus. Seulement, l'enfant à venir nous obligeait à composer.*

Ça commençait toujours par une excitation au creux du ventre, puis un vague malaise avant que la pulsion se manifeste. C'était comme une déferlante, elle emportait tout avec elle. Toute tentative de résistance volait en éclats, et il ne restait que honte et culpabilité. Mais dans ces moments, je n'aspirais qu'à ingérer le plus d'aliments en un minimum de temps. Alors, j'ouvrais le réfrigérateur, j'engloutissais le contenu d'un pot de fromage blanc, puis le sachet de jambon, le saucisson à l'ail et le pâté de foie. Ensuite, le ventre déjà lourd, je m'attaquais au placard au-dessus de l'évier, aux tranches de pain de mie, aux brioches et à la confiture, à la moitié d'une tablette de chocolat et enfin à la barquette de cinq cents grammes de glace à la pistache aux pépites de noisettes. Je finissais par lécher le couvercle. À la fin, épuisée, je glissais le long du mur et, assise à même le sol, je reprenais mon souffle, le cœur en miettes et le foie au supplice. J'attendais quelques minutes avant de me précipiter aux toilettes, et il restait sur mes lèvres un peu de bile et le sel de mes larmes. À chaque crise, mon estomac retenait assez de nutriments pour

dérégler ma balance. Chaque soir, l'espoir d'une guérison s'amenuisait, et, les nuits, je rêvais d'habiter un corps à damner mes clientes. Aucune ne pouvait imaginer qu'autrefois, j'avais été jolie. Même moi, j'avais fini par l'oublier.

Il y a quinze ans, mes camarades de classe se retournaient sur mon passage, et aussi les paysans, ces âmes rustres qui me regardaient pousser comme une belle plante. Jusqu'à tard, on m'apercevait courir dans un champ, cheveux au vent, ou me pencher au bord de la mare pour jouer avec les grenouilles. À l'époque, je me foutais bien des regards envieux des vieilles filles ou des œillades lubriques des garçons de ferme. Mon père, embarrassé par mes formes, avait fini par circonscrire mes sorties aux limites de nos prés. Mon départ à l'internat avait été un soulagement, de toute façon mes parents ne comptaient pas me léguer l'exploitation. Chez nous, la beauté était une tare, et ils s'étaient persuadés de mon incapacité à travailler la terre ou à nourrir les animaux. Dans mon milieu, on ne faisait confiance qu'aux corps trapus et laborieux. J'étais une incongruité dans notre filiation, et mon père avait fini

par convaincre ma mère de m'éloigner. Elle rêvait que je devienne institutrice. Alors, j'avais cru à un destin plus vaste que le bocage normand, et, les années suivantes, je n'étais revenue qu'à Noël et en été pour préparer les moissons. Mes parents avaient fini par m'inoculer la honte du milieu agricole. Le reste du temps, la ville était ma maison ; et Irène, ma famille. Après les champs, mon horizon s'était perdu aux confins des îles anglo-saxonnes et la cité cherbourgeoise était devenue mon port d'attache. Irène et moi connaissions chaque ruelle du centre-ville pour y embrasser les garçons. Mon pauvre père m'avait lâché aux corps des hommes.

C'était ma vie d'avant. Celle où l'on m'enviait ma beauté du diable.

Chaque crise me renvoyait à mes souvenirs de jeunesse. Je ne portais de la fille d'alors que le prénom. Pour le reste, j'étais devenue une inconnue, une enfant du pays, perdue, dont il ne restait même pas une photo, ou peut-être une, en cherchant bien au fond d'un vieux

portefeuille, avec la main d'Irène dans la mienne. Une image sépia, presque effacée.

Son visage passait sous mes paupières comme une caresse. Enfin je sentais venir le sommeil. L'acide dans ma gorge ne brûlait plus. Demain, je commencerais par M<sup>me</sup> El Habib. C'était une bonne nouvelle.

Je préférais le métro au bus. Mais ce matin, je pris mon temps. Je cumulais des heures supplémentaires au salon, et M<sup>me</sup> Papillon ne m'attendait qu'à 11 heures. De la porte d'Orléans, j'attrapai la ligne 38. Cinquante-deux minutes. J'allais pouvoir me plonger dans le roman qu'Ingge m'avait prêté il y a quelques jours. Mes crises m'empêchaient de lire le soir, et, à l'instar des massages, les trajets me permettaient de m'évader. J'aimais les destins tragiques. Le bouquin d'Ingge m'intriguait. C'était l'histoire d'une esthéticienne. Elle embellissait des cadavres victimes de décès violents, d'accidents de la route ou de longues maladies. Au début, j'avais trouvé ça sinistre, mais je partageais avec elle son désir de consoler. Elle désirait rendre aux familles un être aimé, le souvenir

d'un visage familier. Je comprenais son souci de réparer pour mieux s'oublier. Moi, je voulais magnifier les vivants. Embellir les femmes, à défaut de moi. J'avais fini le premier chapitre, j'avais hâte de poursuivre, mais déjà mon bus atteignait son arrêt, porte de la Chapelle. Je lâchai mon livre à regret, mais la perspective du massage de ma cliente me réjouit.

Je déposai mon manteau au vestiaire et enfilai ma blouse. Mes collègues s'affairaient en cabines. Je rejoignis M<sup>me</sup> Papillon derrière sa caisse.

— Alors Colette, c'était bien cette grasse matinée ?

J'avais envie de lui répondre : « S'il faut en plus que mes matinées soient grasses », mais M<sup>me</sup> Papillon ignorait l'humour, alors je rétorquai :

— Oui, j'ai pris mon temps ce matin, c'était bien, mais vous savez comme j'aime être ici !

— Oui mon p'tit, mais quand même, vous avez vot'vie, non ?

Que répondre à cette femme ? Alors, je lui souris et me dirigeai en réserve pour préparer mon huile. M<sup>me</sup> El Habib n'allait pas tarder.

Elle venait pour un drainage lymphatique. J'étais un peu déçue. Cette technique m'obligeait à stimuler ses chairs, et, aujourd'hui, j'aurais préféré lui assouplir les muscles, caresser son dos et ses cuisses en douceur, ne pas me battre pour éliminer ses toxines. Depuis quelques semaines, je la sentais crispée. Elle aurait besoin d'un enveloppement, de l'élégance d'une huile de rose. Mais la cliente est reine, c'est bien connu, et je l'imaginais prête à diriger la séance, elle allait me dicter où frictionner et s'interdire les délices de l'effleurage. On se tairait, j'espérais juste qu'elle finirait par desserrer les dents.

La matinée s'étirait et je négligeai la pause déjeuner. Manger ne m'accaparait qu'au crépuscule. Le jour, je me nourrissais du corps des autres.

Mes collègues s'interrogeaient sur mon poids, alors que je jeûnais le midi. En général, je les rejoignais pour boire un café. Le salon était fermé entre 13 et 14 heures, et je

m'absentais toujours une demi-heure pour flâner dans la rue. Ce quartier qui n'aime pas les femmes me fascinait. On entendait parler d'insécurité galopante, de zone de non-droit, de harcèlement, et pourtant notre institut ne désemplassait pas. Il fallait bien longer le boulevard avec ces hommes maléfiques. Des individus de toute nationalité, un carrefour de langues et de cultures, de SDF et de travailleurs pauvres. Mais moi, ici, la violence, je ne la croisais pas. Du malheur, oui. Depuis quelques années, ceux qu'on appelait « les migrants » rejoignaient les rangs des miséreux aux abords des quais. Migrer chez nous n'est pas un cadeau ; les tentes de fortune le long des quais en disent long sur le sens de notre hospitalité. Non, ici, le dénuement, chacun s'en accommodait, et, dans cette foule cosmopolite, la vie grouillait et les visages racontaient des histoires singulières. Ici, on ne mentait pas, on se parlait, même si on se battait parfois, mais surtout on s'entraidait. La débrouille était reine. Au cœur de cette humanité, je me sentais parmi mes pairs. Une grosse se fond dans l'indigence. Dans le quartier, personne ne me scrutait avec condescendance. J'étais des leurs, j'étais Colette, la

marginale aux mains d'or, celle dont les femmes se disputaient l'agenda. Bien sûr, mes clientes avaient les moyens de se payer une heure de massage, mais si j'avais pu, j'aurais invité au salon les corps las de vivre, les miséreuses, celles qu'on ne regardait plus, les invisibles. Seulement, M<sup>me</sup> Papillon, malgré sa bonhomie, n'avait pas l'âme d'une bienfaitrice. D'une certaine manière, sa clientèle, c'était le gratin de l'arrondissement, mais leur relative aisance ne leur épargnait pas les aléas du cœur. Elles aussi traînaient leur lot de chagrin. Certaines se plaignaient d'un mari violent ; d'autres, d'un enfant malade ou d'une affection chronique, sans compter que, pour elles, c'était la double peine, le travail s'ajoutait aux corvées ménagères. Je savais qu'elles économisaient pour s'offrir une heure avec moi, pour certaines une fois par semaine, elles me disaient que ce n'était pas du luxe, et moi, j'opinais de la tête. J'avais l'impression d'être leur reine.

J'errai au *Palais des Affaires*, je relevai la saleté des vitrines et la foule bigarrée. Je m'arrêtai cinq minutes au square pour reposer mes jambes et sourire aux quelques enfants qui me dévisageaient, seules leurs mères me

fixaient avec pitié, quand ce n'était pas du mépris. Au retour, le ciel était mon GPS. Nez au vent, je respirai l'air du boulevard et je levai les yeux sur les ardoises des toits détrempées. Cette grisaille me rappelait les rues de Cherbourg, Irène et moi, insouciantes sous le crachin normand.



*Cahier p. 2*

*Mon ventre s'arrondissait. Je prétextais à ma famille mes révisions pour ne plus regagner la ferme. De toute façon, je ne leur manquais pas. Le poids du labeur les anesthésiait. Me savoir aux études les rassurait, ils se persuadaient d'œuvrer pour une noble cause ; celle de réhabiliter la lignée. Je deviendrais professeur. Ce que j'ignorais, c'est que, chaque trimestre, ils recevaient mes notes et, chaque soir, au souper, lisaient le bulletin déjà mille fois écorné sous leurs mains. Mes frères m'enviaient la fierté dans leurs yeux fatigués. Quelquefois, j'envoyais une lettre pour donner de mes nouvelles, l'école, la préparation de mon concours, l'abondance de nourriture à la cantine, les amies du pensionnat. D'autres fois, je décrivais la ville ou les plages de la Manche tachées de varech. Mon état ne m'empêchait pas de poursuivre mes cours, je portais des vêtements amples. Notre pacte devait rester secret, à tel point qu'Irène et Fernando semblaient*

*l'oublier. Ils n'en parlaient jamais. Ce silence dissimulait notre malaise et se raccrochait au miracle de l'enfant.*

*L'année de ses dix-sept ans, Irène avait décidé d'abandonner l'école de formation des maîtres et notre pensionnat pour vivre avec Fernando. Elle avait réclamé sa majorité anticipée. Ses parents, fermiers comme les miens, n'avaient pas le temps de s'encombrer d'une adolescente. Au lycée, nous avons opté pour la même filière. Irène avait fini par me convaincre qu'éduquer des enfants, c'était le plus beau métier du monde. Pourtant, nos proches avaient négligé de nous transmettre la fibre parentale. Et voilà qu'elle lâchait tout. Elle désirait fonder une famille, vivre entourée d'une ribambelle d'enfants. Je ne lui suffisais plus. Elle me reléguait aux oubliettes. J'aurais tant voulu rester accrochée à elle. Demeurer sa jumelle. Alors, j'ai endossé ses rêves, sa vie, son ventre.*

*Je passais les fins de semaine chez eux. Ils exigeaient de manger sainement. Ils me nourrissaient des produits du marché, de légumes de saison, de viande maigre pour ne pas me saturer de graisse sauf le dimanche quand*

*Fernando me rapportait de la pâtisserie une religieuse au chocolat, mon dessert préféré. Nous ne parlions jamais de l'enfant, mais il était présent dans nos gorges muettes, comme s'il criait déjà avec toute la force de ses poumons.*

*Quand j'ai dépassé le septième mois, tout a basculé.*